

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 112 (1967)
Heft: 10

Artikel: Un cours d'information à Armée et Foyer [fin] : l'évolution de la défense nationale à l'heure de la guerre totale
Autor: Diesbach, Roch de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343383>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Direction-Rédaction : Colonel-brigadier Roger Masson

Rédacteur-Adjoint : Colonel EMG Georges Rapp

Administration : Lt-colonel Ernest Büetiger

Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S.A., av. de la Gare 33, 1000 Lausanne

(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. 10-5209)

Annonces : Publicitas S.A., succursale, rue Centrale 15, 1000 Lausanne

ABONNEMENT: Suisse: 1 an Fr. 14.—; 6 mois Fr. 8.—

Etranger: 1 an Fr. 17.—; 6 mois Fr. 9.—

Prix du numéro: Fr. 1.50

Un cours d'information à Armée et Foyer

(fin)

L'évolution de la défense nationale à l'heure de la guerre totale

Il nous a semblé utile, en conclusion de la série d'articles ¹ sur le cours d'information Armée et Foyer organisé à Montana en automne 1966, à laquelle la *Revue Militaire Suisse* a aimablement offert l'hospitalité de ses colonnes, de publier dans sa version intégrale la conférence prononcée par le colonel-divisionnaire R. de Diesbach sur « L'évolution de la défense nationale à l'heure de la guerre totale », dernière conférence du cours et, tout à la fois, retour aux préoccupations d'ordre militaire et synthèse d'ensemble. Nous remercions très vivement le commandant de la Division de montagne 10 d'avoir bien voulu autoriser cette publication. (A + F)

Mon intention est d'étudier les problèmes que pose aujourd'hui, dans le contexte de la guerre totale, l'évolution de la défense nationale sur le plan *militaire*; il ne m'est évidemment pas possible d'envisager l'intégration de la défense militaire dans un système de défense totale, ce système étant précisément à l'étude à l'heure actuelle.

Je m'appliquerai donc à traiter les points suivants:

- définition de la défense nationale, compte tenu des caractéristiques de la guerre totale;

¹ Voir *Revue Militaire Suisse*, nos 4, 7 et 9/67.

- problèmes particuliers posés par la défense du continent européen;
- mission de notre armée;
- possibilités d'engagement et de protection de notre armée, pour conclure en évoquant ce qui reste l'élément essentiel de notre défense : l'homme. Les diverses notions que je vais tenter d'analyser sont en général connues; je pense toutefois qu'il est utile, comme base de discussion, de les préciser.

* * *

En abordant le premier point de cet exposé, je crois nécessaire de relever que nous n'avons certainement pas encore fait le saut, dans notre pays, entre défense militaire et défense nationale. Notre plus haute instance militaire s'appelle *Commission de défense nationale*, mais c'est en fait un Conseil supérieur militaire, dont la tâche consiste donc à ne traiter que d'une partie de la défense nationale¹. De même, quand on parle de celle-ci, ce sont les idées de dépenses occasionnées par l'armée, de défense par les armes, qui remontent du subconscient de chacun d'entre nous.

N'est-ce pas, d'autre part, une hérésie que de parler de défense nationale au sens militaire du mot, avec ce que cette notion implique de statique, l'immobilisme, les mesures d'arrêt, de gain de temps, d'attente, qu'elle contient, et qui nous mèneraient à une perte rapide, à une époque où les moyens de destruction — ceux, en particulier, mis en œuvre dans la troisième dimension — ont pris une telle ampleur ? Comme le disait, partant d'un autre point de vue, M. Frey, alors ministre français de l'intérieur : « La défense civile n'est pas isolable des autres formes de défense : défense militaire et défense économique. Sous la diversité de ces trois aspects se retrouve le même objet : la lutte contre la vulnérabilité de la nation ».

¹ Depuis le moment où cette conférence a été prononcée la C.D.N. a changé d'appellation. Elle est devenue la « Commission de défense militaire ». (Réd.)

Ne négligeons pas, cependant, le combat mené par les armes. Le général de Gaulle déclarait il y a quelque temps à l'Ecole de Guerre : « Nous autres soldats, nous sommes comme un manteau dont on ne se souvient que quand vient la pluie. A présent, il ne pleut pas, mais vienne la tempête, il faudra bien recourir à nous. Nous serons le manteau de la France ». C'est dire aussi que la défense militaire, qui représente la partie la plus discutée de notre défense nationale, en reste tout de même un des éléments essentiels. A l'image de la Suisse, une et diverse selon l'expression de Gonzague de Reynold — une, par-delà toutes les diversités de peuples, de confessions, de langues, qui se sont réunis en elle — la défense nationale est diverse dans ses aspects spirituel, politique, économique, militaire; elle est une en ce sens qu'elle doit être totale, constituer la coordination de toutes les forces vives de la nation, le point de convergence de la volonté de chacun de survivre, de conserver sa liberté et son caractère.

Dans cette optique nouvelle, quelles sont, pour envisager maintenant l'objet proposé dans mon intention, les caractéristiques actuelles de la défense — ou de l'action — militaire? Elle n'est plus, comme l'ont voulu Clausewitz et ses disciples, la continuation inévitable de la diplomatie par les armes. Elle peut en être aujourd'hui la continuation accidentelle, mais le rôle essentiel de l'armée est de représenter une force de dissuasion et d'éviter ainsi, le plus longtemps possible, d'être engagée. De même, la défense militaire n'est plus liée dans le temps aux autres défenses : en fait, sur divers plans, en matière idéologique surtout, nous sommes déjà en état de guerre, quand bien même, faute de la coordination voulue, aucune mesure de service actif n'est encore prise.

Sa préparation, entreprise avec tout le sérieux nécessaire en vue d'une guerre toujours possible, l'armée ne saurait la concevoir hors d'une communion totale avec la population civile, appelée en cas d'hostilités à connaître les plus vives souffrances. L'époque du service étranger, celle des corps expéditionnaires, sont définitivement révolues : dans la guerre

totale moderne, il n'y a plus d'arrières; la douleur, le danger, les risques, touchent sans distinction d'espace la totalité du pays, la totalité du monde.

Cette armée, que nous voulons en contact étroit avec la vie nationale, puisant ses racines dans notre terre et notre histoire, nous ne parviendrons pas toujours à la modeler à notre gré; elle est influencée dans ses structures par l'évolution des armements et des doctrines, par le montant de nos effectifs, par nos limites financières, par son caractère même d'armée de milice, enfin, qui fait notre force, mais nous impose tout de même certaines restrictions, fût-ce du point de vue de l'instruction technique et de l'acquisition des matériels.

Du fait de notre politique de neutralité, nous sommes également liés, comme le montre de manière plus nette que jamais la dernière organisation des troupes, à des zones d'engagement précises. On parle beaucoup actuellement de possibilités d'intervention de notre armée sur des théâtres extérieurs, qu'il s'agisse de coopération dans le cadre de l'OTAN ou de création d'un corps de casques bleus suisses. Le succès que de telles idées trouvent parfois dans l'opinion, en particulier auprès de la jeunesse, s'explique par un désir bien légitime d'assurer à notre pays un plus vaste rayonnement au-delà de ses frontières. Mais les conséquences que présenteraient de tels engagements ne sont pas toujours mesurées de façon très exacte. Le corps expéditionnaire à mettre à disposition des Nations Unies, par exemple, devrait avoir la valeur d'une brigade, avec tous les moyens de transport indispensables, aériens et terrestres, et un système de soutien et d'appui à créer de toutes pièces. Une telle réalisation, le recrutement même, sur une base volontaire mais aussi qualitative, des quelques milliers d'hommes nécessaires, leur maintien sous les armes une année ou deux, seraient éventuellement concevables, et pourraient peut-être s'effectuer sans mettre initialement notre neutralité en cause; à long terme, nous serions bien vite rangés dans un camp, contre un autre. Un de mes premiers-lieutenants, rentré récemment au pays

après deux ans passés au Yémen, m'a dit: « Les Suisses, partout, bénéficient encore d'une totale confiance. De part et d'autre, dans tous les pays où nous avons eu à intervenir, nous avons été très bien reçus, alors que certains de nos camarades étrangers, souvent considérés d'emblée comme suspects, n'arrivaient pas au résultat voulu ». Une fois engagés dans la lutte, participant au combat d'un seul côté de la barricade, l'opinion internationale aura tôt fait d'assimiler notre cause à celle d'une coalition particulière.

Rappelons-le nettement. Notre armée, conçue pour notre pays, en fonction de la personnalité nationale, n'est pas une armée d'exportation. Elle est adaptée et liée dans sa structure à un terrain précis.

* * *

Après avoir envisagé dans quelles conditions internes devrait s'exercer notre défense militaire, il nous faut étudier quelles circonstances extérieures nous aurions à affronter, c'est-à-dire analyser les traits principaux de la guerre moderne.

Mettons en évidence, tout d'abord, l'extrême complexité de l'évolution dans laquelle nous sommes engagés. J'ai vu il y a quelque temps, dans un bureau d'ingénieurs, le plan de Fribourg en l'an 2000. Il est nécessaire aujourd'hui, pour assimiler des modes de vie sans cesse transformés, de planifier à longue échéance, et il est possible de le faire quand il s'agit de circulation ou de progression démographique, d'équipement hospitalier, d'urbanisme ou d'instruction publique. Dans le domaine de l'évolution militaire, par contre, règne un secret quasi total: la sécurité consiste à cacher ce que l'on a, à la fois pour garder sur l'adversaire une marge de supériorité suffisante et pour ménager la surprise. Dès lors, l'établissement d'un plan de développement pose des problèmes extraordinairement difficiles. Pour en résumer très schématiquement les données, notre tâche consiste, dans l'avenir immédiat, à prévoir l'adaptation courante de notre organisation, la mise au point et le renouvellement de notre matériel; à l'échéance de 5 à 10 ans,

nous avons d'une part à préciser l'éventail des menaces qui peuvent peser sur nous, d'autre part à analyser les conditions probables de l'évolution du pays. Matériellement et intellectuellement, la réunion de la documentation, la préparation des études nécessaires, en matière scientifique et technique, économique, sociale, politique, militaire, et surtout la réalisation des travaux de synthèse d'où sortiront les décisions, exigent des efforts considérables. Sans entrer dans plus de détails, ce qui nous est impossible ici, notons l'ampleur et la difficulté des problèmes à résoudre, sans oublier les servitudes qu'impose la diminution des effectifs, réduits d'un quart — environ 200 000 hommes — lors de la réorganisation de l'armée de 1961.

Adapter, c'est également assumer de nouvelles dépenses. Les matériels neufs qu'il nous faut acquérir, avec les améliorations qu'ils apportent, sont d'un coût sensiblement plus élevé que les anciens, d'une part en raison du développement technique, d'autre part du fait de l'augmentation générale des prix. Pour le moment, les crédits à disposition permettent de procéder aux adaptations progressives voulues, mais la marge — de l'ordre de 10% — pour les armements nouveaux dont la planification ferait apparaître la nécessité, est extrêmement étroite. Dans ses implications financières aussi, la rapidité de l'évolution en matière militaire aura d'importantes répercussions.

La deuxième caractéristique de la guerre moderne, c'est sa complexité, qui résulte surtout des formes très diverses sous lesquelles elle se manifeste : psychologique, économique, politique, idéologique, militaire, scientifique et technique, avec de surcroît les influences réciproques que ces différentes formes exercent les unes sur les autres. Par exemple, telle décision militaire, apparemment impérative, peut constituer aujourd'hui, beaucoup plus que par le passé, une très grave erreur sur le plan politique ou sur le plan moral. Complexité aussi dans les missions ; il est souvent difficile, à l'heure actuelle, de savoir pourquoi l'on se bat. A son retour du Congo, où il

remplissait la charge d'administrateur civil et militaire de l'ONU, j'avais demandé au major Jacques de Reynier son avis sur la situation dans l'ancienne colonie belge. « C'est à vous de me le dire, me répondit-il; plus on y est, moins on comprend ». Il doit être particulièrement pénible, pour les hommes des corps expéditionnaires, appelés à combattre dans des pays lointains, jamais placés devant leur ennemi véritable, de comprendre pourquoi ils sont là, et de mesurer la cause pour laquelle ils offrent leur vie. Complexité morale donc, en dernier lieu, faute de ce sentiment d'auto-défense (ou de défense « nationale »), qui galvanise souvent le soldat et permet le succès.

La guerre moderne affecte aussi, pour une part en raison de sa nature si complexe, un caractère de totalité qui est son trait le plus apparent. Nul n'échappe à ses effets, sensibles à l'échelle du monde, sans considération de distance. Chose paradoxale dans cette situation, c'est la population civile, par suite d'une longue imprévoyance dont nous sommes tous responsables, et du fait de sa faible mobilité, de ses taux de concentration souvent élevés, qui est la plus menacée. Le danger, en effet, n'apparaît plus dans l'immédiat, soit parce qu'il ne résulte plus des causes habituelles — une crise politique grave, par exemple — soit qu'il survient, le moment venu, comme un éclair. Les longues préparations, les longues concentrations de troupes ne sont plus visibles, et même le fait que les distances ne jouent plus de rôle semble avoir été insuffisamment compris. Les événements de Hongrie, en 1956, ont suscité l'affolement, parce que ce pays est environ à deux étapes de division blindée, alors que la guerre au Vietnam, à l'heure actuelle, nous laisse relativement indifférents; pourtant, le danger potentiel comporté par les deux conflits est sensiblement le même. L'état d'impréparation où se trouve généralement la population civile tient probablement en bonne partie à ce que la menace est difficilement perceptible.

Immédiat dans ses apparitions, le danger doit pouvoir être immédiatement conjuré, grâce à une armée animée d'un

souci et dans un état de préparation constants. Il était caractéristique d'observer l'attention que portaient les missions d'officiers étrangers, venues assister aux dernières manœuvres du CA mont. 3, à l'organisation de notre armée, à ces soldats sortant de chez eux avec leurs armes et leurs munitions, prêts à répondre sur le champ à la menace. Lorsque le général Moll, de la Bundeswehr, apprit que les troupes opérant sous ses yeux étaient en civil dix jours plus tôt, il manifesta une vive surprise, déclarant : « C'est extraordinaire ». En fait, notre système de mobilisation est le mieux adapté possible, dans les circonstances du combat moderne.

Totale dans les risques qu'elle fait courir aux populations civiles comme à l'armée, totale dans l'effort de préparation qu'elle exige, la guerre moderne est totale également, enfin, dans les effets qu'elle pourrait déployer. En réalité, si paradoxal que cela paraisse, l'humanité est actuellement placée face à un choix entre la paix et la guerre-suicide. Si la décision résulte de considérations raisonnables, c'est la paix qui s'impose ; mais la décision peut résulter d'un accident, d'une erreur d'appréciation, de la démence d'un nouvel Hitler aux abois : alors, tout est possible, y compris la fin de l'humanité elle-même.

Diverses dans ses formes, la guerre, aujourd'hui, peut de même être menée selon des modalités très différentes les unes des autres. Avec l'emploi sans réserves de l'ensemble des moyens de destruction contemporains, atomiques et chimiques — ces derniers connaissent depuis quelque temps un développement rapide — elle aboutirait à une sorte d'apocalypse, dans laquelle toute défense serait presque inutile ; mais un tel suicide cosmique ne répond à aucun objectif militaire concevable. On peut imaginer aussi un conflit où l'emploi des moyens de destruction massifs serait soumis à certaines limites, relatives aux calibres utilisés ou d'ordre géographique. De telles limitations paraissent cependant d'un emploi difficile : comme avec la drogue, on a toujours tendance à augmenter la dose, et il n'existe aucune autorité capable

d'imposer le respect de restrictions de cette nature. Autre hypothèse, celle d'une guerre menée à l'aide des moyens classiques, dont la réalisation reste dans l'ordre des possibilités.

Quelle pourrait être la situation de la Suisse, dans ces divers contextes ? Nous pouvons aussi bien être engagés dans une guerre européenne totale, que nous trouver impliqués dans une phase particulière, pas nécessairement initiale, d'un conflit à l'échelle du continent, dans la mesure même où notre terrain, interdisant aux armées modernes de se déployer avec toute l'ampleur, toute l'efficacité, toute la vitesse voulues, garde son entière valeur. Le danger existe qu'un adversaire accepte la difficulté du terrain, son intérêt étant d'utiliser le seul passage dépourvu de protection atomique à l'intérieur du continent. C'est dire une fois de plus que nous devons suivre très attentivement le développement des armes nucléaires, en particulier dans les petits calibres, mais sans nous dissimuler pour autant l'ampleur des problèmes, en particulier sur le plan moral et politique, que poserait leur emploi.

Enfin, on peut concevoir la guerre révolutionnaire se substituant définitivement à la guerre traditionnelle, et l'homme vivant dans un état de lutte permanente, menée sur les registres mineurs, pour éviter la déflagration mondiale. Selon l'expression du général Beaufre¹ : « La grande guerre et la vraie paix seront alors mortes ensemble ».

La dernière des caractéristiques de la guerre moderne que je désire évoquer, c'est l'importance qu'y trouve à nouveau le facteur surprise. Surprise géographique : on ne sait pas où l'ennemi arrivera. Surprise dans le temps : l'ennemi peut arriver immédiatement ou ne pas arriver du tout. Surprise quant aux moyens, dont on ne réalise pas exactement les effets. Assis sur le fauteuil, nous demandons volontiers au dentiste ce qu'il va nous faire : savoir à quoi l'on s'expose est rassurant et permet une préparation morale. A l'inverse, la situation du soldat attendant un événement dont il ignore la

¹ *Introduction à la stratégie*, Paris 1963, page 93.

nature et les dimensions, est moralement douloureuse. La surprise provient aussi du fait que, dans nos manœuvres ou nos exercices, nous ne parvenons plus à serrer la réalité d'assez près : la supériorité de l'ennemi ne sera pas seulement quantitative, mais également qualitative et technique, dans une mesure que nous ne pouvons plus définir à l'avance, et mise en œuvre selon des principes d'engagement, ou même conformément à des modes de pensée, que nous ignorons.

* * *

Inévitablement impliqués, comme nous le serons, dans un conflit embrasant notre continent, notre défense militaire se doit de tenir compte des différentes conceptions de la défense européenne, d'ailleurs actuellement en pleine évolution. Les forces orientales pourraient-elles renoncer à l'emploi des armes nucléaires, pour bénéficier de la supériorité de leurs masses de troupes ? Rien ne le laisse penser, dans leurs récents exposés de doctrine. Les forces occidentales, elles, sont liées à leurs appuis atomiques, et on ne voit pas comment elles pourraient s'engager efficacement sans y recourir et sans prendre le rôle, dans ce domaine odieux, de l'agresseur. L'OTAN avait remis en honneur le vieux principe du glaive et du bouclier, mais les Américains, fatigués d'envoyer leurs fils en Allemagne, de fournir la totalité du glaive et une grande partie du bouclier, de jouer avec des partenaires qui ne tiennent que partiellement leurs engagements ou songent même à les répudier, ont renouvelé leur système stratégique en y introduisant l'idée de la « riposte variable », c'est-à-dire la notion du maintien d'une capacité de riposte suffisante, adaptée à chaque conflit possible. Mais l'objectif européen, dès lors, revêtira-t-il aux yeux des Etats-Unis une importance justifiant la mise en œuvre des moyens massifs dont l'emploi appellerait des représailles sur le territoire américain lui-même ? L'Europe se prend à en douter. Les Français, ayant créé leur propre force atomique, ont quitté l'OTAN ; après avoir vu, dans la première guerre mondiale,

les troupes US arriver au dernier moment (sans pour autant minimiser leur rôle), et dans la deuxième, apparaître une fois la France occupée, ils se demandaient quand interviendraient leurs alliés dans la troisième, et à quel moment la chute d'une succession d'objectifs mineurs, ne justifiant pas isolément un engagement massif, provoquerait une décision outre-Atlantique. Problème politique évidemment difficile: Hitler a poursuivi ses attaques, objectif par objectif, pendant plusieurs années, avant que ses adversaires principaux ne se décident à lui répondre.

Il pourrait être utile de parler encore d'autres idées, souvent restées à l'état de projet, comme celle de la force multilatérale, cette flotte internationale de cargos armés de fusées Polaris dont les combinaisons de mise à feu restaient en mains américaines, et permettant aux Etats-Unis d'éviter la construction de rampes de lancement en Europe; il faudrait enfin tenter d'analyser l'évolution plus récente, ce qui demeure évidemment hors de notre portée. Un fait est cependant acquis: notre défense militaire, quand bien même nous avons à la mener seuls, se trouvera placée devant des situations diverses suivant les solutions données au problème de la défense européenne, quand une phase plus stable aura succédé à l'évolution rapide actuellement en cours.

* * *

Quelle mission notre armée a-t-elle à remplir aujourd'hui ? Cette mission est très différente de ce qu'elle était autrefois. Il ne s'agit plus de défendre un objectif précis: barrer le couloir entre Alpes et Jura permettant de déborder le front du Rhin, comme en 14-18; tenir ce Réduit que traversaient des voies d'accès essentielles, du point de vue opératif, pour l'Axe germano-italien, comme en 39-45. La mission actuelle, c'est de défendre la totalité du pays, défense d'ensemble qui implique une interpénétration totale de l'armée et de la population civile, et nous interdit donc toute concentration importante, surtout face aux moyens de destruction massive. Nous devons

protéger notre neutralité, aussi bien terrestre qu'aérienne. Nous avons enfin à assurer l'ordre intérieur.

Mais surtout, comme je l'ai déjà dit, l'armée doit contribuer à éloigner la guerre, en représentant du fait de sa préparation un facteur de dissuasion appréciable. Observons à ce propos que la capacité de dissuasion ne dépend pas de nous, mais de l'appréciation faite par l'agresseur éventuel. Si nous ne parvenons pas à dissuader celui-ci, nous devons nous battre, de toutes nos forces, non pas pour gagner du temps ou pour arrêter l'adversaire, non pas pour subir ou retarder son action, mais bien pour le détruire. Nous devons lutter longtemps, pour préserver l'existence du peuple et l'indépendance de l'Etat, et suivant la longueur de la lutte se poseront des problèmes divers, selon les différents secteurs où nous nous trouverons.

Enfin, nous avons une mission de soutien de la population. Il me paraît exclu, d'ailleurs, de vouloir d'emblée réserver une partie de nos troupes à cet usage; les solutions devront être trouvées sur place, selon les circonstances et suivant les besoins. Les problèmes de subordination qui surgiront alors pourront être difficiles à résoudre. L'important sera de disposer de chefs dynamiques, aptes à prendre rapidement des décisions raisonnables, dans des situations où l'imprévu sera de règle.

Enumérons encore ici les facteurs de faiblesse de l'adversaire. Notre terrain avant tout, renforcé comme il l'est maintenant déjà, avec ses fortifications, ses barrages et ses possibilités d'inondation, les destructions préparées, son relief tourmenté, peu propice au déploiement des grandes unités modernes. A l'avantage de l'agresseur: son nombre, son aviation, ses moyens nucléaires et ABC.

* * *

Avant d'en arriver à ma conclusion, j'aimerais évoquer brièvement les possibilités de protection et les possibilités d'engagement de l'armée.

Il existe à l'heure actuelle plusieurs catégories de possibilités de protection, offensives ou défensives, et le choix auquel nous devons procéder découle des moyens en notre possession. La destruction préventive, c'est-à-dire une action lointaine visant à détruire à l'avance tous les moyens nucléaires et de destruction ennemis, demeure le privilège des pays disposant de missiles intercontinentaux et pour qui le problème de la distance est donc résolu. Au reste, une destruction préventive complète est irréalisable; les moyens de destruction massive sont toujours décentralisés à tel point que leur neutralisation intégrale est impossible, et s'il en reste encore une partie, c'est déjà trop.

Les moyens de représailles, moyens offensifs directs, sont à la portée de tous les pays ayant des armes nucléaires, avec l'incontestable avantage militaire et technique que celles-ci procurent, s'il est encore besoin de le rappeler. Relevons en ce qui nous concerne la difficulté de l'interception sur notre sol: nous manquons de surface et de profondeur; en outre, les moyens d'attaque progressent à pas beaucoup plus rapides que ceux de l'interception.

Quant aux moyens de protection, les seuls à notre disposition, ils sont loin d'être négligeables et peuvent grandement contribuer à limiter l'emploi des armes de destruction massive. Parmi ces moyens, on peut citer, entre autres, le camouflage, les mouvements de nuit, la dispersion, la mobilité, la protection dans le terrain, la rusticité. Un paradoxe de notre époque: celui résultant de l'opposition entre rusticité et progrès de notre civilisation. L'instinct du chasseur, ou de l'homme primitif, qui devrait animer chacun de nos soldats, tend à disparaître à mesure que s'accroît notre bien-être, notre confort, dont l'amélioration résulte du processus général de développement qui est aussi à la source des armes terrifiantes, auxquelles rusticité et instinct permettraient de mieux résister.

L'étude des possibilités d'engagement de notre armée nous entraînerait fort loin. Je voudrais rappeler seulement, d'une manière générale, qu'il nous faudra toujours garder le sens du

possible, et plus particulièrement évoquer l'intérêt que présenteront souvent pour nous l'action d'éléments de dimension moyenne, extrêmement mobiles, s'efforçant à chaque occasion de réaliser la surprise, bousculant l'ennemi et sachant s'imbriquer dans son dispositif. Nous devons rechercher l'interpénétration des fronts, qui nous laisse l'avantage du terrain et interdit à l'adversaire l'emploi de ses armes à grande puissance.

* * *

Mais il nous faut conclure, et comment le faire sinon en mettant en évidence ce qui reste l'élément décisif de la bataille : l'homme. Nous pouvons être fiers de notre histoire, de Morgarten, de Marignan, mais je pense que les vertus guerrières d'un peuple n'ont pas un caractère permanent, et qu'elles sont filles du temps. Le courage militaire est d'origine sociale, et il y a des nations saines ou malades, économiquement, socialement, politiquement : une armée est le reflet fidèle de cet état de choses. En définitive, le pays aura l'armée qu'il mérite.

Or, une troupe ne peut bien se battre quand, dans la plupart des esprits, sont mises en question les notions essentielles : valeur du sacrifice individuel, patriotisme, foi dans la cause défendue, respect de la discipline et de la légitimité du pouvoir. Lorsqu'un soldat en vient à se demander où est son devoir, il est bien près de ne plus écouter que son intérêt ou sa faiblesse.

« La Suisse n'a pas une armée, c'est une armée », avaient dit certains journaux anglais en 1959, parodiant une formule célèbre, après le défilé du 1^{er} Corps d'armée. Est-ce bien encore le cas de nos jours ? Dans quelle mesure l'élite du pays, sur les plans religieux, politique, scientifique, intellectuel, remplit-elle encore sa mission de cohésion et de coordination des forces, sait-elle encore entretenir la confiance ?

De son côté, le soldat d'aujourd'hui, ni meilleur ni pire que celui d'hier, est toutefois très différent de ses prédécesseurs : beaucoup plus averti et plus sensible, il a besoin de chefs

particulièrement ouverts, d'une discipline plus nuancée. Dans l'isolement que créera la dispersion inévitable du champ de bataille moderne, disposant d'armes très efficaces — un fusil d'assaut représente une puissance de feu équivalente à celle d'une section de fusiliers en 1914 — il faut qu'il comprenne le sens de sa mission, et que ses chefs sachent non seulement s'imposer, mais aussi s'adapter à l'évolution actuelle des principes et des esprits, et susciter l'ardeur et l'enthousiasme. Le soldat veut comprendre et croire, s'attaquer à des objectifs dignes de lui, servir utilement sa patrie: ne manquons pas de lui fournir les moyens nécessaires, et les moyens modernes et sûrs que nous sommes à même de lui donner, compte tenu de nos possibilités financières et économiques.

Colonel-divisionnaire Roch DE DIESBACH

Le réfractaire sous prétexte de conscience

INTRODUCTION ET BIBLIOGRAPHIE

Lorsque le col. br. Masson me fit l'honneur de me demander un article sur ce thème, mon premier mouvement fut de refuser. Je n'avais pas de temps à perdre avec une controverse qui n'est plus qu'un dialogue de sourds: d'un côté, les « élus » que l'évidence n'a pas instruits; de l'autre, la grande masse des citoyens qui ne ressentent nullement le besoin d'ergoter sur des certitudes. Mais l'éminent rédacteur en chef de notre revue me fit observer que depuis quelques années les attaques contre l'armée se font de plus en plus mordantes et insolentes, encouragées qu'elles sont, semble-t-il, par l'extrême modération des répliques. Ce n'était d'ailleurs pas une nouvelle réplique qu'il désirait, mais une mise au point à l'intention des officiers qui, aux prises avec des objecteurs stylés par les